

C. Einstein cherche les caractéristiques dans la sculpture africaine. Ce que celui-ci attend de l'ethnologie, c'est une meilleure connaissance de ce milieu actif, ce champ de forces d'où naissent des formes artistiques adaptatives, susceptibles d'intervenir avec puissance dans le champ social. La critique des pratiques muséales esthétisantes (voire exotisantes) et de la revendication surréaliste d'un changement de contexte propice au mystère de l'œuvre est liée à ce souci de situer les œuvres dans un terreau actif dont on attend l'émergence de formes nouvelles : « [...] ses lectures savantes lui ont principalement servi à comprendre les motifs qui justifiaient, au sein d'une société africaine ou océanienne donnée, le recours à des formes inédites dans l'art occidental » (p. 268). L'ethnologie est mise au service d'une vision de l'art qui est également un projet politique.

À la différence de C. Einstein, la révolte de Leiris contre la civilisation occidentale ne prend pas les voies d'une enquête sur le travail formel de l'art, mais l'amène à attendre beaucoup de la rencontre avec l'Autre. Juste avant l'expérience décevante du terrain, qu'il fera à l'occasion de la Mission ethnographique Dakar-Djibouti (1931-1933), Leiris cherche à rencontrer « l'Autre primitif » à travers la lecture des écrits ethnographiques. Cet attrait pour l'Autre « naturel » (indemne du rouleau compresseur civilisationnel) passe chez lui par une fascination pour l'irrationnel qu'il cherche à rencontrer dans des manifestations concrètes, puisées indifféremment dans les sciences occultes médiévales et dans les pratiques magiques des sociétés primitives. D'une certaine façon, la démarche de Leiris est plus anthropologique que celle d'Einstein : c'est l'homme dans sa concrétude qu'il cherche à rencontrer, dans un projet élargi qui débouchera sur une herméneutique de soi. La pratique ethnographique de Leiris sera d'autant plus exigeante qu'elle sera à la fois attentive à la présence concrète des autres et à l'inquiétude du Moi autobiographique.

Par le choix qui a été le sien de « sacrifier » Georges Bataille dans sa lecture précise des articles de la revue *Documents*, Sébastien Côté parvient à rendre compte de façon nuancée de l'ouverture de possibles qu'a constitué, dans ces années de l'entre-deux-guerres, l'institutionnalisation tardive d'une ethnographie de terrain en France.

Xavier GARNIER

DIAGNE (Ibrahima), LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), dir., *Cultures médiatiques et intermédialité dans les littératures sénégalaises : enjeux culturels et écritures littéraires, de l'époque coloniale à la postmodernité*. Paris : L'Harmattan, coll. Culture africaine. Série Études littéraires, 2020, 336 p. – ISBN 978-2-34319-596-4.

Issu d'un colloque organisé en 2017 à l'Université de la Sarre dans le cadre d'un programme de recherche coopératif avec l'Université Cheikh

Anta Diop sur les références intertextuelles et intermédialités dans la littérature sénégalaise, cet ouvrage vient compléter un précédent volet, *Intertextualité dans les littératures sénégalaises : réseaux, réécritures, palimpsestes* (L'Harmattan, 2019), qui a fait l'objet d'une recension dans le numéro 49 des *ELA* (p. 255-258). Les treize contributions de ce volume sont précédées par une consistante introduction signée par Ibrahima Diagne et Hans-Jürgen Lüsebrink, et consacrée à une mise au point à propos de la notion d'intermédialité, dont les auteurs montrent la pertinence heuristique dans le cas des littératures africaines. La distinction avec l'intertextualité est clairement exposée : « Le concept d'intermédialité, avec le paradigme de connaissance qu'il désigne, n'est pas focalisé sur les textualités et sur les tissus de relation et de signification potentiellement illimités qu'ils représentent, mais sur les médias, leurs matérialités et leurs interrelations » (p. 13). Il s'agira donc d'examiner la façon dont les textes littéraires rencontrent, accueillent ou affrontent d'autres médias que l'imprimé, de l'oral à l'audiovisuel (la radio, la télévision ou l'Internet). Les auteurs de l'introduction insistent sur les nécessaires interrelations entre tous ces médias, qui sont pris dans des dynamiques économiques et sociales complexes et dont les interactions nous en apprennent beaucoup sur l'évolution des sociétés africaines. L'attention aux supports, aux techniques et aux pratiques permet de porter un autre regard sur les textes et de rendre compte de lignes de frictions qui les traversent de façon infratextuelle.

C'est sans surprise le rapport à l'oralité dite traditionnelle, d'une part, et à la photographie, d'autre part, qui est abordé dans la première section consacrée aux « intermédialités coloniales ». János Riesz s'intéresse à la façon dont les illustrations de Marcel Jeanjean viennent appuyer les choix de dramatisation et de mise en succession des contes effectués par Senghor et Sadju dans *La Belle Histoire de Leuk-le-Lièvre*, l'ouvrage qu'ils ont publié en 1953 au service de l'enseignement de la langue française dans les écoles africaines. Hans-Jürgen Lüsebrink revient sur l'évolution d'Abdoulaye Sadju en faveur de la chanson traditionnelle en wolof aux dépens de toutes les formes médiatiques associées au processus colonial, qu'il avait pourtant adoptées comme vecteur de transmission de la tradition dans ses premiers ouvrages. Le constat pessimiste de Sadju quant à l'effet dissolvant des nouveaux médias de transmission du savoir sur l'esprit communautaire et sur le sentiment de solidarité traditionnel est révélateur de la dimension politico-idéologique des positionnements intermédiaux, indépendamment des contenus textuels. La lecture intermédiaire proposée par Sonja Malzner au sujet des représentations de Dakar dans les récits illustrés de voyage en A.O.F. à l'époque coloniale explique la rareté des photographies de la capitale par son image très peu « africaine », qui ne saurait être restituée par la photographie et qui est prise en charge (avec des commentaires négatifs) par le texte.

Plusieurs articles abordent la question de l'articulation entre littérature et cinéma dans une perspective intermédiale : Papa Samba Diop à propos de la figure du tirailleur sénégalais, Maguèye Kasse à propos de l'ensemble de l'œuvre d'Ousmane Sembène, et Susanne Gehrmann dans un article très fouillé sur le prolongement cinématographique de l'écriture autoréférentielle de Ken Bugul dans le film de Silvia Voser, *Ken Bugul-personne n'en veut* (2013). L'analyse de l'entrelacement entre ce film et le roman *Cacophonie* (2014) montre la façon dont les effets de décrochage liés à la différence entre les deux médias sont mis au service d'une même quête de soi. Une autre approche interartiale, entre la littérature et la musique cette fois-ci, est proposée par Ibrahima Wane à propos de quatre romans sénégalais, respectivement dus à Ousmane Socé, Hamidou Dia, Boubacar Boris Diop et Pape Samba Kane. Du contact intermédial résulte un enveloppement de la diégèse dans un univers sonore qui préside à son évolution et à chacune de ses inflexions. Diouma Faye fait le même constat de l'enveloppement du récit par le chant et le son du tam-tam à propos de l'œuvre d'Aminata Sow Fall, en montrant la prise de position en faveur de la tradition qui préside à une telle pratique d'écriture musicale.

Les articles d'Ibrahima Diagne, d'une part, et de Christoph Vatter, d'autre part, étudient de façon assez convergente la présence des médias audiovisuels, en particulier la télévision, dans l'œuvre de Fatou Diome. La présence des médias d'information au cœur de la diégèse, même lorsqu'ils font l'objet d'un regard critique comme le montre Christoph Vatter à propos de la télévision, est intrinsèquement liée à la dimension transculturelle de l'art narratif de Diome. Mamadou Ba à propos du roman (chez Boubacar Boris Diop et Felwine Sarr) et Serigne Seye à propos de la nouvelle sénégalaise montrent l'un et l'autre la façon dont les ruptures ou les décrochages intermédiaires dans les œuvres littéraires produisent des effets de spécularisation, de mise en reflets prismatiques (notamment chez Boubacar Boris Diop) ou de monstration par *ekphrasis* (dans la nouvelle), qui sont autant de solutions esthétiques pour saisir la complexité du réel.

Xavier GARNIER

FABRÉGUET (Michel), HENKY (Danièle), dir., *Les "Héros du retrait" dans les mémoires et les représentations de l'Europe contemporaine : Histoire et fictions*. Paris : L'Harmattan, coll. Inter-national, 2020, 241 p. – ISBN 978-2-34319-691-6.

Il n'est pas question, ou il n'est que fort peu question, des littératures africaines dans cet ouvrage collectif. Et cependant, il nous a semblé utile de le signaler à nos lecteurs, pour deux motifs au moins.

Le premier est son exemplarité méthodologique : alors que tant de thématiques vagues et ressassées sont proposées dans les appels à contribu-